

Le second grand mouvement migratoire qui concerne la région pendant la Première Guerre mondiale est celui des réfugiés qui fuient les zones de combat situées à la périphérie de la région et qui cherchent asile, même si celui-ci est provisoire, à Besançon, dans le Doubs et dans les autres départements francs-comtois. Les chiffres donnés par l'historien Philippe Nivet qui évalue le nombre des réfugiés présents dans le département du Doubs en septembre 1918 dans une fourchette comprise entre 2500 et 5000 personnes sont confirmés par Thomas Boillot, dont l'étude consacrée plus particulièrement au département du Doubs, évoque le chiffre de 2510 réfugiés pendant le conflit dont un peu plus de la moitié étaient des femmes, originaires pour l'essentiel des départements alsaciens d'une part, de la région belfortaine de l'autre, région évacuée dès le 6 septembre 1914 pour raisons militaires, auxquels il faut ajouter des familles en provenance des départements envahis du Nord-Est de la France et quelques familles belges. La région de Montbéliard fut, en raison de son activité industrielle, une zone d'accueil privilégiée de ces réfugiés, mais Besançon fut aussi un lieu d'installation pour ces individus durement éprouvés par les combats. Les informations dont nous disposons montrent que ces réfugiés sont d'abord l'objet d'une réelle sollicitude de la part de la population locale et que la solidarité s'organise pour leur venir en aide, dans l'attente d'une prise en charge par l'État. Ainsi à Besançon, une journée du « Petit Drapeau belge » est organisée le 20 décembre 1914 afin de collecter des fonds. Les écoliers sont sollicités et la mairie de Besançon leur adresse des remerciements, par exemple au lycée de jeunes filles (l'actuel lycée Pasteur) pour leur dévouement. Cinq mois plus tard, la journée française au profit des régions envahies permet de récolter un peu moins de 15 000 francs. Besançon a donc l'occasion pendant la Première Guerre mondiale d'inventer des formes de solidarité à l'égard de ces migrants temporaires que furent les réfugiés, même si la méfiance voire la peur à l'égard de cette population instable et fragile se font également sentir, plus nettement pendant la seconde partie du conflit cependant. Enfin, n'oublions pas qu'une sévère surveillance est mise en place à l'égard des étrangers ressortissants des pays ennemis, Allemands et Autrichiens principalement, regroupés au centre d'internement de Bellevaux à Besançon et à l'égard des Alsaciens-Lorrains, que leur appartenance à l'empire allemand entre 1870 et 1914 dote d'une identité trouble, hautement suspecte en temps de guerre, et qui, rassemblés d'abord à Bellevaux, sont en partie dirigés vers le refuge d'Ornans.

Un troisième type de migration doit enfin être évoqué, celui des ressortissants de l'empire colonial français qui ont combattu pendant la Grande Guerre dans l'armée française. Les soldats originaires des colonies jouèrent un rôle tout à fait important durant la Grande Guerre. À l'égard, il convient de bien distinguer la contribution de l'Empire français, évaluée globalement à un peu plus de 600 000 hommes, principalement en Afrique du Nord et en Afrique Occidentale française (AOF), de celle des soldats nés dans les colonies et qui ne disposaient pas de la nationalité française tout en servant dans des unités françaises. Sur ce point, les chiffres divergent encore entre les historiens. Certains parlent de 200 000 combattants de première ligne – il s'agit d'une estimation basse –, alors que d'autres, comme Marc Michel, considèrent qu'environ 134 000 soldats noirs et 158 000 soldats algériens musulmans rejoignirent l'Europe pour y combattre, auxquels il convient d'ajouter les Malgaches et les Somalis. Les Indochinois quant à eux furent plutôt intégrés dans des unités non-combattantes.

Ces hommes, principalement affectés dans l'infanterie, l'arme la plus durement éprouvée pendant toute la durée de la guerre, furent de tous les « coups durs » et à mesure que le conflit s'enlisa et décima les rangs, le recours aux troupes coloniales s'amplifia. Elles furent particulièrement mises à contribution pendant l'année 1916 dans les grandes batailles de Verdun, de la Somme et dans les Dardanelles. Elles jouèrent également un rôle considérable lors de la reprise de la guerre de mouvement au printemps 1918, théâtre de combats d'une violence redoublée, alors que les troupes américaines commençaient à peine à arriver en nombre sur le front occidental. Le prix à payer fut

élevé, mais il convient de le souligner car les préjugés sur ce point sont encore répandus, les pertes subies par ces hommes ne furent pas supérieures à celles des fantassins métropolitains. Les soldats noirs, les plus sévèrement éprouvés, perdirent de 21,5 à 22,4 % des leurs selon Marc Michel, les Algériens 15,1 %, alors que le taux de perte des fantassins métropolitains s'élève à 22,9 %. Égalité devant la mort de masse donc, mais une égalité qui n'exclut pas de nombreuses discriminations : discrimination dans l'avancement au grade d'officier qui fut rarissime parmi les soldats dits « indigènes », inégalités de solde et inégalités dans l'accès aux permissions notamment. Celle-ci par exemple ne prit fin, pour les Maghrébins seulement, qu'à partir de septembre 1917, encore faut-il noter que les permissionnaires alors regroupés dans des dépôts situés dans le midi de la France ne purent rentrer dans leur pays et revoir leur famille.

L'utilisation des troupes coloniales dans la guerre, spécificité française pendant la Première Guerre mondiale de par son ampleur et de par le rôle donné à celles-ci dans l'activité combattante à proprement parler, engendra critiques et polémiques dont la plus connue est celle, intentée par la propagande allemande d'extrême-droite dès 1919, de *La honte noire*, qui visait à disqualifier une France considérée comme dégénérée puisqu'elle faisait appel à des hommes jugés inférieurs dans une vision raciale et raciste de la nation propre à ces groupuscules. Certaines contributions présentes sur le site développent ce point. Nous voudrions pour notre part, insister sur la dimension de découverte réciproque induite par l'expérience guerrière. Pendant le conflit, des hommes d'origine entièrement différente ont fait un temps cause commune et cette expérience partagée a mis en présence des individus qui ont appris chacun quelque chose de l'autre, ne serait-ce que parce qu'il partageait les mêmes dangers et devaient compter l'un sur l'autre pour survivre. Dans quelle mesure les préjugés envers l'autre en ont-ils été modifiés ? Donnés en modèle d'assimilation par le propagande de guerre pendant le conflit, les soldats indigènes sont en fait restés prisonniers pour l'essentiel d'une série de stéréotypes confortant leur docilité, et se faisant, leur infériorité pour mieux justifier l'entreprise coloniale et sa mission désignée comme civilisatrice. Le bilan de cette guerre est donc complexe et doit être rester nuancé. Il ouvre sur une dernière question : celle de la présence dans la société de l'entre-deux-guerres de soldats coloniaux restés sur le territoire métropolitain. Ils sont nombreux, comme le souligne l'ouvrage *Frontière d'empire du nord à l'est*, dans la France de l'Est, en Lorraine tout particulièrement. Qu'en est-il de la Franche-Comté et de Besançon ? Des travaux futurs pourront peut-être apporter une réponse à cette question.

Odile Roynette

Université de Franche-Comté et Centre d'histoire de Sciences Po

### Bibliographie

- Boillot, Thomas, *Les réfugiés dans le département du Doubs pendant la Première Guerre mondiale*, mémoire de Master 1 d'histoire de l'Université de Franche-Comté dir. par Odile Roynette, 2007.
- Boulanger, Philippe, *La France devant la conscription : géographie historique d'une institution républicaine : 1914-1922*, Paris, Economica, 2000.
- *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918. Histoire et culture*, dir. Par Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker, Paris, Bayard, 2004 (articles « Les troupes coloniales dans la guerre » et « Le monde colonial dans la guerre » par Marc Michel)

- *Frontière d'empire du nord à l'est. Soldats coloniaux et immigrations des Suds*, dir. par Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Ahmed Boubeker et Éric Deroo, Paris, La découverte, 2008.
- Michel, Marc, *L'appel à l'Afrique. Contributions et réactions à l'effort de guerre en AOF, 1914-1918*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1982.

Nivet, Philippe, « *Les Boches du Nord* », *les réfugiés de la Grande Guerre (1914-1920)*, Paris, Economica, 2004.